



L'association pour la jubilation des cinéphiles
vous propose au Cinémarivaux à Mâcon :

LETO



De Kirill Serebrennikov
Avec Irina Starshenbaum, Tes Yoo, Roman
Bilyk...
Russie/France – 5 décembre 2018 - 2h06

Jeudi 31 janvier 2019 21h
Dimanche 3 février 2019 11h00
Lundi 4 février 2019 19h00
Mardi 5 février 2019 20h00

En partenariat avec



Tarif : 6 euros pour les adhérents Embobiné et Cave à Musique

Notes de producteurs : KIRILL SEREBRENNIKOV Réalisateur

Cette note d'intention a été rédigée par Kirill Serebrennikov en 2017, avant le tournage du film. Les conditions de son assignation à résidence ne lui permettent pas de formuler de nouvelles déclarations.

Leto, est une histoire de rock'n'roll dans le Leningrad soviétique des années 80 dans lequel un triangle amoureux réunit trois individus très différents, avec pour toile de fond une Union soviétique étrange et parfois exotique, dans un climat totalement hostile à la musique rock et aux influences occidentales, mais qui fut malgré tout le creuset de l'émergence d'une nouvelle vague rock en URSS.

Notre histoire traite de la foi nécessaire pour surmonter ce contexte, et de l'insouciance de nos héros face aux restrictions dont ils ont hérité. Par-dessus tout, cette histoire est celle d'un amour ingénu et inaltéré, comme une ode à ceux qui vont devenir des icônes du rock, à la façon dont ils vivaient et à l'air qu'ils respiraient. Nous racontons l'histoire de ce dernier été avant la Perestroïka, avant que ce contexte environnant ne soit totalement transformé pour devenir la Russie actuelle.

C'est cela qui m'a initialement attiré vers cette histoire : son innocence et sa pureté. Ma génération se souvient vraiment de l'énergie de la Perestroïka, cette période qui suit immédiatement les événements dévoilés dans notre film. Mais en réalité, nous ne connaissons rien de la génération qui nous a précédés et de son don naturel pour la rébellion, de son feu intérieur. Cette génération a été totalement effacée par la Perestroïka qui en a fait des balayeurs ou des gardiens d'immeubles, et il ne restera rien d'eux.

Mais ici, nous sommes au tout début des années 80. Et en noir et blanc, qui est la seule manière de raconter l'histoire de cette génération, puisque la notion de couleur n'est apparue que plus tard dans l'inconscient collectif russe. Une époque brute et alternative dans laquelle tout le monde est bien en vie : Mike Naumenko et Viktor Tsoï (que la presse soviétique proclamera "Dernier Héros du Rock" presque immédiatement après sa mort tragique en 1990). Ce que nous connaissons d'eux aujourd'hui ne s'est produit qu'après le contexte de notre film, et donc dans le futur de nos personnages. Ils en sont encore totalement vierges. Nous empruntons une machine à remonter le temps, et celle-ci s'arrête, juste pour un moment. Dans ce moment, nos héros font ce qu'ils aiment le plus : ils créent de la musique. Comme dans un moment de grâce, suspendu dans le temps et l'espace.

Je dois faire abstraction du troisième acte de la vraie vie de nos personnages, de la façon dont elle finit. Mon but est de faire un film sur des gens qui étaient heureux, qui jouissaient d'une liberté de création totale malgré la pression des autorités. Ils faisaient de la musique, ils ne voyaient pas comment ne pas créer ainsi. Il leur aurait été contre-nature de faire autrement.

Je peux facilement m'identifier à nos héros et comprendre leurs motivations, leurs obstacles. Ce qu'ils faisaient n'est pas étranger à ce que nous faisons aujourd'hui au Gogol Center, dont je suis le directeur artistique. Malgré notre environnement lourdement politisé, nous créons un théâtre moderne, anti-officiel, qui peut aussi être perçu comme un mouvement. Et le plus important, c'est que ce mouvement est vivant. Nous donnons vie à une culture qui est inacceptable à un niveau officiel, dans les codes culturels de notre gouvernement exactement de la même manière que le Leningrad du début des années 80 n'était ni le lieu ni le moment pour une culture rock en URSS.

Je fais ce film à la fois pour et à propos d'une génération qui considère la liberté comme un choix personnel, et comme le seul choix possible. Dans le but de capturer et de souligner la valeur de cette liberté.

«LETO», LE ROCK SE LÈVE À L'EST

par Didier Péron/Libération

Le film de Kirill Serebrennikov, toujours assigné à résidence, offre une formidable plongée dans l'univers rock de l'URSS des années 80, à travers la relation complexe de deux musiciens prisonniers du carcan soviétique en déclin

C'est un film sur les limbes, la vie rock sous observation policière et la fièvre adolescente au cœur du totalitarisme à l'agonie. Bowie chante en 1976 «*it's too late to be late again*», le mantra de toute jeunesse qui passe trop vite et ne sait jamais tout à fait si elle est dans le train de l'histoire ou si elle le regarde filer à vive allure vers un ailleurs interdit ou improbable. Nous sommes dans la Russie des années 80, la vieille lune soviétique Leonid Brejnev, 74 ans, à demi gâteux, tient un pays qui, depuis un an, envoie au massacre une partie de sa jeunesse dans une terrifiante guerre en Afghanistan. Kirill Serebrennikov évoque cette période, qui précède la pérestroïka, à travers la peinture du petit milieu bohème des musiciens de Leningrad, et tout particulièrement l'amitié et la rivalité de deux figures de la pop made in USSR, le «vétérant» à Ray-Ban Mike Naoumenko, leader du groupe Zoopark, et un nouveau venu au joli minois, Viktor Tsoï. Il suffit à ce dernier de débarquer sur une plage avec un pote pour que le groupe d'amis qui gravitait encore deux minutes avant autour de l'astre Mike (Roma Zver) déplace l'antimatière de son admiration sur la météorite Viktor (Teo Yoo) et son lyrisme boudeur.

Vodka de contrebande

Le film commence par un concert de Zoopark où le public trépigne mais reste assis sous la bonne garde du service d'ordre de la salle. Plus tard, quand il s'agira pour Viktor Tsoï d'envisager son premier concert, il lui faudra passer devant le comité de vigilance qui examine ses textes et son attitude avant de l'autoriser à se produire sur scène. Serebrennikov et son scénariste ont choisi de ne pas montrer une lutte frontale entre des rockeurs affranchis, dopés à la culture anglo-saxonne, biberonnant le Velvet, Marc Bolan ou Blondie comme de la vodka de contrebande et les représentants de l'économie administrée traquant la moindre étincelle de glamour capitaliste. Quelque chose de plus diffus et rusé articule les constants points de contact entre ceux qui s'époumonent contre la liberté sous surveillance et les gardiens statutaires de la dictature du prolétariat. L'esprit communautaire qui préside aux bœufs improvisés, séances de studio, répétitions, fêtes et virées en ville des séduisants protagonistes de *Leto*, suggère ou idéalise un état d'apesanteur, où n'entrent finalement que très peu la compétition pour la notoriété et l'égoïsme diva qui font l'ordinaire des coulisses rock. Sans doute parce qu'il n'y a pas vraiment de maison de disques, qu'on se refile *Scary Monsters* comme un trésor de contrebande et qu'il faut beaucoup d'imagination pour se figurer la houle internationale d'un tube dès lors que chaque note se fracasse sur le mur de la guerre froide et du confinement communiste. Entravée et protégée dans cette nasse de l'histoire comme dans une poche résiduelle dont personne évidemment à l'époque ne sait qu'elle va s'écraser sur le sol quelque neuf ans plus tard, la bande de Mike et Viktor musarde, compose, flirte, picole et gueule à fond perdu et pour la beauté du geste.

Gâchis extatique

Ce qui est vraiment magnifique ici, c'est la façon dont le cinéaste aborde ce moment de bascule, de crise, où un processus de désagrégation politique inexorable s'amorce comme en sourdine, non sous la forme attendue, fulgurante du drame mais en laissant les épisodes du quotidien déposer et cristalliser, dans l'ample matière du souvenir instantané, la joie irremplaçable des instants privilégiés et la conviction sereine que ce qu'il était possible de vivre l'était sans retenue ni calcul, et jusqu'à la plénitude d'un gâchis extatique. Comme déjà *Control* d'Anton Corbijn sur Ian Curtis et Joy Division et dans le suaire satiné d'un noir et blanc de gravure de mode, *Leto* nous replonge dans l'ère pré-Internet de l'isolement total, cette époque lointaine où la recherche de soi et du style se faisait à tâtons dans les gravats du conformisme et les odeurs de soupe. Dans cette archéologie du dénuement luxueusement paré d'une traîne d'élégie new wave, chacun pourra mesurer à quel degré de nostalgie vinyle ou streaming existentiel on se trouve.

Prochaines séances : The spy gone north de Yoon Jong-Bin Corée du Sud 3 février à 19h et 4 février 14h	Semaine Docus du 7 au 12 février : Black Indians de Jo Béranger et Hugues Poulain, Premières solitudes de Claire Simon, Chris the Swiss de Anja Kof mel, Wine Calling de Bruno Sauvard
--	--

Carte d'adhésion valable de septembre à août de l'année suivante

Adhérer, c'est soutenir l'association

Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,70€
(hors week-ends et jours fériés)